



## LES LIVRES



*Le Fils Chèbre*, par Georges Imann (Bernard Grasset).

On a parlé de Balzac à propos du court roman que Georges Imann consacrait à la peinture d'une petite bourgeoisie méridionale, catholique et commerçante. Manie de critique ! Association d'images toute superficielle !

Georges Imann, en effet, sait observer, noter sur le vif des phrases et des détails caractéristiques. Il a ce souci, ce talent naturaliste de l'exactitude dans le trait qui fait dire au lecteur : « Comme c'est vrai ! comme c'est juste ! » Mais là s'arrête son talent. Il n'a point le sens du drame que possédait de façon si grandiose l'auteur de la *Comédie Humaine*. Il ne sait pas, au moins dans *Le Fils Chèbre*, peindre les caractères en les opposant.

Aussi, comme on ne saurait écrire de roman en colligeant seulement des notes si excellentes qu'elles soient, est-il contraint, sous peine d'ennuyer le lecteur de colorer ces observations. Il supplée au relief qui fait les grandes œuvres par la tonalité qui fait les œuvres plaisantes. Comme il peint un milieu gris et plat où tous les personnages ne vivent que dans la mesure où ils incarnent des préjugés identiques, il ne saurait changer d'atmosphère. Il ne conte même pas, si j'ose dire, ton sur ton. Il accommode ces observations directes d'une sauce ironique. Et comme l'ironie est l'un des procédés les plus lassants qui soient dans la peinture des personnages, il est fatalement amené à forcer la note. Bref, il tombe dans la caricature.

Ceci nous fait comprendre pourquoi, malgré son talent, Georges Imann peut être dans ce roman un narrateur facile parfois jusqu'à la bêtise. Le grand défaut de cet auteur, le vice qui rend stériles ces indéniables dons, c'est son gros scepticisme, son insouciance profonde, qui font des très nombreux personnages du *Fils Chèbre* autant de pantins uniformes croqués à gros traits et dont le défilé nous amuse sans susciter en nous ces élans de passion : amour ou haine, qu'un Balzac savait si bien faire naître chez ses lecteurs.

La preuve en est dans ce fait que la qualité du livre de M. Imann se relève soudain dans le chapitre de la mort de Madame Chèbre. En dépit de la trivialité persistante de certains moyens employés par l'auteur, nous touchons là enfin quelque chose de solide, d'humainement important. Nous voici loin devant le lit où agonise Madame Chèbre, tandis que dans les autres pièces, les membres de la famille se chamaillent sur la rédaction du billet de faire-part, de cet humour vraiment grossier dont M. Imann assaisonne la première communion du fils Chèbre ou ses amours avec Clo-Clo dans l'accueillante maison de la rue Torchebœuf.

Tout compte fait, le *Fils Chèbre* est une pochade qui ne nous apprend rien sur la dessiccation de cette petite bourgeoisie de province encore vivace du temps de Balzac. Il eût fallu, pour que ce livre nous apportât quelque chose, qu'un courant d'air vînt remuer ces fossiles, qu'une amoureuse, qu'un révolté, qu'un débauché, bref que la vie fit danser cette poussière. Il n'en a rien été.

JEAN BERNIER.

Pour 6 fr. 50, les éditions « Crès » offrent un livre nouveau de M. Georges d'Ostoya : « L'Île de la Survie ».

Ce n'est pas cher.

En effet, cet ouvrage de 288 pages ne contient pas moins de 5 romans de genres différents, fondus en un seul.

Il y en a pour tous les goûts.

Le roman historique dont la documentation, très précise, semble avoir été puisée dans un manuel à l'usage des candidats au certificat d'études primaires, nous présente « l'Empereur » passant une revue et déchaînant l'enthousiasme de la foule. Ce tableau réconfortant est complété par un récit de la bataille de Waterloo, qui montre, de façon saisissante, le triomphe des puissances du mal.

Désormais, l'amour étant banni de la terre, le héros du récit, qui était un délicieux petit jeune homme, très doux et très bien élevé, devient un épouvantable bandit.

Le roman sentimental fera verser bien des larmes. Il nous conte la triste histoire de la fiancée du héros.

Après une idylle touchante, la charmante Lucy se marie avec son tendre amant, précisément à l'époque où celui-ci se transforme en une brute odieuse.

Alors, la pauvre petite femme, cruellement martyrisée dans sa chair et dans son esprit, n'a plus qu'à se donner la mort, ce qu'elle fait de la meilleure grâce du monde.

Le héros, devenu veuf, devient, en outre, négrier et corsaire.

Il écume les mers, découvre une île déserte, l'Île de la Survie, et, comme il veut faire la conquête du monde, il est pris par les Anglais et pendu au mât d'un navire : C'est le roman d'aventures.

A ce moment commence ou finit, comme l'on veut, le roman spirite. Le héros n'est pas lui-même. Il a été chassé de son corps physique par l'esprit d'un de ses ancêtres. C'est donc cet esprit malfaisant qui s'est servi du corps, ainsi volé, pour assouvir ses honteux instincts. Mais comme le héros tient à sa réputation, il essaie de se justifier en dictant, après sa mort, le récit de ses aventures à un soldat du 1<sup>er</sup> régiment étranger, en état de somnambulisme. Au moment où il décrit sa mort par pendaison, le soldat meurt, lui aussi, étranglé par une invisible corde.

Enfin, pour assurer le succès de son livre, l'auteur a mêlé à tout cela un roman pornographique d'un genre un peu spécial, où il n'est question que d'amours féroces et douloureuses, de flagellations et d'autres supplices.

Tant de choses pour 6 fr. 50... Mais, comme disent les ménagères entendues, le bon marché est souvent ce qui revient le plus cher.



M. Hermann Derose nous fait part, dans son roman « Le Christ ensanglanté » (1), de son horreur de la guerre.

(1) Eugène Figuière, éditeur.